

C O M P A G N I E    A R I A D O N E

# Un coup de don

*Hiroshima mon amour*

Création - Juillet 2012 / Festival ImPulsTanz / Vienna

Direction artistique - Carlotta Ikeda

Chorégraphie - Ko Murobushi

# Hiroshima, mon amour

Je ne suis pas né avec la bombe atomique. Ma danse non plus ne vient pas de là. J'ai traversé des moments plus personnels d'épouvante et de désolation au point de ne pouvoir en évoquer ne serait ce que le souvenir. J'ai connu la mort, ma propre mort. Les épreuves m'ont fait mourir plusieurs fois, et pourtant, je vis encore...

Ma vie ? Ne suis-je pas déjà mort ? Ne suis-je pas seulement un « nom posthume » ? Mais de qui serais-je le nom posthume ? Fantôme de « moi » ou spectre d'un autre ?

Des spectres, d'ailleurs, j'en ai souvent rencontré. J'ai même écouté résonner le bruit des pas des jambes amputées et les gémissements des voix disparues de mes oncles morts de la bombe atomique.

De fait, c'est le choc ressenti en voyant le film d'Alain Resnais et Marguerite Duras *Hiroshima mon amour* qui m'a fait connaître la mort. Ma danse n'est pas née des images des villes dévastées par la bombe atomique mais bien plutôt de l'expérience plus radicale et plus violente de ce film.

# Coup de don

Je suis à nouveau repris par le désir de parler de ce qui est au plus profond de la danse Butô. Ou plutôt je veux parler de l'impossibilité de dire, de l'expérience impossible. Parler de ce qui au moment même où je pense, érode ma pensée à sa source, la désintègre.

Parler de ce « néant » qui se trouve au fondement de moi, qui continue d'être la source de ma vie.

Innombrables morts, temps infinis.

Nous sommes pareils à cet employé de banque transformé en ombre à Hiroshima.

Nous vivons tous comme cela.

Si nous pouvions voir nos corps ainsi, il ne serait pas nécessaire de danser.

Ombre de l'homme à jamais gravée sur l'escalier de pierre de la banque au moment même où son corps était détruit par la bombe atomique lancée sur Hiroshima.

Expérience absolue.

Silence insondable au coeur de l'expérience.

'Silence / Noise'

Je cherche à me souvenir.

Nous sommes nous rencontrés ?

Seule l'incertitude est certaine.

Bombardements éclatants des B29, beauté oppressante des tsunamis.

Mourir pendant que l'on regarde ce qui est beau.

Stupidité de l'homme tué pendant qu'il regarde « cela ».

Cruelle beauté.

Danse impuissante à danser.

Choses qui se détruisent et se détruisent encore.

Tu te mets à danser avec ton silence sur le silence.

Une danse qui évoque ton cadavre, ton corps carbonisé.

Danse de ce son là même qui a tué le son.

Jamais je ne connaîtrai Hiroshima.

Cela restera toujours une expérience extérieure, vécue par d'autres. Et pourtant je ne cesse de parler d'Hiroshima.

De ce « néant » sans commencement ni fin, déjà là au fond de moi, et qui brille de la lumière des ténèbres.

# E N T R E T I E N S

Texte issu d'une série d'entretiens avec Ko Murobushi

Akihiro Ozawa / Juillet 2011 / Paris

## Ruine

Un des traits essentiels du Butô est son traitement du corps qui le dissocie de son centre de commandement que l'on peut appeler intention, volonté, conscience, mais aussi, désir, inconscience. Le corps n'y est pas libéré de l'âme, mais dissocié et agencé en se mettant dans des rapports très divers avec des éléments de toutes sortes. D'où une belle définition de son fondateur Tatsumi Hijikata : *la danse est un cadavre s'efforçant d'être debout au risque de sa vie*. Il est vrai qu'elle est déjà d'une tonalité bien spécifique. Le cadavre n'est pas moins un corps objectivé qu'un simple corps inanimé ou mort. Il a son vécu que la danse tâche de révéler à travers sa disparition, appelée mort. D'où les teintes de sa danse sombre, ombrageuse et ténébreuse; Ankoku Butô (danse des ténèbres). Nous pouvons lire les mots de Hijikata sur la ruine dans ce contexte ; un lieu évacué (disons, des clichés de la quotidienneté) propice à accueillir les choses matérielles qui nous conduisent.

La ruine vient visiter, au moins une fois, le corps de 14 ou 15 ans. Les gens qui trouvent leur origine à la vue de ruines laissées par des bombardements reviennent aux lieux où ils ont découvert pour la première fois ce qui est la ruine. Cette ruine, comment a-t-elle crû aujourd'hui ? Dans la ruine il y a de toutes manières des choses matérielles. Je pense que ces choses-là ont préservé la voie pour les hommes.

## Hiroshima

La ruine de Hiroshima n'est pas originaire pour le Butô. Comme le dit Ko Murobushi ; *mon butô n'est pas né avec la bombe atomique*. Sa mort et sa propre ruine sont personnelles, mais enfouies si profondément qu'elles paraissent inatteignables. Et c'est là où Hiroshima intervient, c'est elle qui a ouvert le cheminement. Plus exactement, c'est le film *Hiroshima mon amour*, avec ses ruines de l'amour ou de la vie, mises en reliefs sur la Ruine de Hiroshima, qui l'a conduit aussi bien à sa propre expérience de ruine qu'aux innombrables autres. Ce ne sont pas des images terrifiantes mais l'expérience déchirante du film qui a ouvert une brèche vers les ruines. Cependant il garde une image d'Hiroshima comme expérience limite, qui interpelle immanquablement le sens de l'existence; une ombre d'homme gravée sur une marche de pierre, dont le corps s'est consumé instantanément à l'exposition de la bombe dite atomique, à la chaleur de dix mille degrés, aux mille soleils, en rappelant qu'une blancheur extrême brûle et inscrit à jamais une présence sur une disparition en un éclair. Au contact avec cette ombre, il se demande ce qu'elle a vécu instantanément ; est-ce possible de voir à travers les yeux brûlés par l'éclair, et traduit en termes d'arts plastiques, est-ce possible de danser sur les pieds qui ne savent plus se tenir debout, et emmène à cette formule à la Maurice Blanchot; qu'est-ce qui se rend possible uniquement par ce qui se rend impossible.

## Rendre concevable

Il semble bien que cet extrême raccourci soit la signature de Ko Murobushi sur le Butô qu'il a hérité de Hijikata ; un condensé extrême au risque de tomber dans un simple jeu logique, mais tenu et maintenu par des efforts intelligibles du corps et de l'intellect, tous les deux tendus. Tendus en deux sens ; d'abord en tant que concentration physico-mentale, comme on le constate avec ses activités dans la danse; ensuite, il est tendu géo-culturellement vers l'Ouest. Ses recours importants aux écrits de Bataille ou de Blanchot pour parler des "expériences limites", clés pour ses créations, ne sont pas fortuits. Pour bien des artistes japonais, les concepts nés des mouvements artistiques en Europe étaient et sont toujours cruciaux. Cruciaux, non pas comme source d'inspiration, mais pour rendre concevables ce qu'ils vivent et ressentent nécessaire à faire naître sous formes nouvelles. Les mots "influence" ou "inspiration" ne sont pas appropriés pour expliciter cette nécessité ou cet impératif. Il y a des mots, des concepts utiles et efficaces pour faire parcourir une longue distance dans un raccourci ou faire sauter nos manières de percevoir accoutumées, ressenties comme inopérantes, mais difficiles à se débarrasser, collées aux peaux, ancrées dans les ossatures. Un phénoménologue emploierait le mot gauche et maladroit "objectiver" pour qualifier cet usage. Nous y préférons l'expression "rendre concevable" qui veut dire "saisir distinctement dans l'âme" au lieu d'appréhender par vue. D'autant plus que nous avons ici affaire à une danse qui n'est pas à regarder mais à saisir, à agripper, à accrocher. Déjà Hijikata a été un cas exemplaire; il n'a cessé de traquer des déclencheurs dans les mouvements occidentaux, depuis ses collaborations avec des avants gardes japonaises des années 50 et 60 qui ont utilisé le surréalisme ou le dadaïsme pour rendre exprimables ce qu'ils ont ressentis jusqu'à un Antonin Artaud dans ses dernières années, dont le langage s'est effondré en miettes. Langage que Hijikata des années 80 a essayé de retracer à sa manière avec une syntaxe de contorsion et un imaginaire dont le principe ou même l'éthique est de rester parmi des chairs, des os et des choses, de ne pas décoller aux gestes signifiants, quitte à s'accroupir en dessous du seuil du compréhensible ou de la communication.

## Hiroshima(s)

Nous comprenons mieux maintenant en écoutant Ko Murobushi : il a été conduit à son cheminement vers la ruine ou la mort par le choc provoqué par le film *Hiroshima, mon amour*. Il est en effet construit avant tout sur l'impossibilité de parler de Hiroshima à la manière d'un film documentaire. Resnais-Duras tentent de frayer un chemin pour arriver à rendre saisissable ce qu'est Hiroshima pour ceux qui n'ont pas vécu cette catastrophe, sans être écrasé par l'immensité de l'évènement. Un chemin, partant d'une sentence négative - "tu n'as rien vu à Hiroshima" - finit par parvenir aux deux noms propres "ton nom est Hiroshima" et "ton nom est Nevers en France". L'arrivée n'est ni une réconciliation ni un salut, mais le parcours révèle des remontées difficiles d'un vécu du corps et de l'âme. Chaque remontée est une parcelle d'un amour terrible vécu à Nevers la fluviale aux bords de la Loire, relaté à côté des branches de la rivière Ôta mais sur un fond blanc brûlant de l'éclat de mille soleils. L'immensité de la ruine de Hiroshima semble accueillante à l'égard de la ruine morcelée de Nevers. Mais cela n'empêche pas que la ruine de Nevers se sente menacée d'être dépossédée par l'absolu de Hiroshima. La substance du film n'est rien d'autre que cette tension fragile, une ruine à revisiter, à reconstruire dans un espace qu'il faut bien dire "artificiel" entre Hiroshima et Nevers, au prix de sa perte à tout jamais. Fragile, certes, néanmoins elle n'est pas simplement psychologique puisqu'elle tâtonne sur des prises; ongles sur la peau à Hiroshima, s'agrippant sur le mur de la cave à Nevers, la sueur suintant ressemble au sang qui exsude ; son goût, est-ce celui du sang des ongles ou celui du soldat allemand aimé et tué ? On dirait : tout est Butô ou bien rien n'est Butô. Ko affirme qu'à partir de là il a commencé son chemin vers sa ruine.

Ce n'est donc pas par hasard que Ko Murobushi avec Carlotta Ikeda, était un des premiers arrivants du Butô en Europe à la fin des années 70 et que c'était lui et surtout Carlotta, qui s'y investissaient principalement. Cela fait plus de trente ans. Depuis, Hiroshima a, d'une certaine manière, perdu son éclat dans le monde d'aujourd'hui. Elle est toujours là immuable en tant qu'évènement catastrophique, tout en rappelant qu'elle est un résultat de nos propres activités d'hommes. Mais le monde a changé, jetant une couche fine et opaque sur l'évènement. Cette couche invisible mais palpable, nous l'appelons contamination, plus exactement peur de contamination, une peur insidieuse. Oui nous nous référons à Fukushima. Fukushima aura ses ruines dont il est encore trop tôt pour appréhender l'étendue. Mais notre rapport avec les ruines a changé de nature, depuis longtemps. Déjà Paul Virilio a parlé d'un règne de peur en temps de la Paix, nommé guerre froide. Ce règne, qu'il fallait analyser à l'époque, est devenu, depuis le 11 septembre aussi visible - surtout à travers des écrans - qu'effectif par le souci sécuritaire généralisé. Et nous avons peu à peu perdu les ruines à revisiter afin de retrouver "les choses matérielles" dont a parlé Hijikata, au profit d'un monde sécurisé. En même temps les catastrophes nucléaires sont curieusement devenues moins visibles au fur et mesure que la conséquence essentielle de l'accident tient plus de la contamination radioactive que de l'explosion. Mais moins elles sont visibles, plus efficace est la peur qu'elles secrètent. En face de cette menace, de bonnes consciences diraient ; "nous aurions dû abandonner le nucléaire depuis Hiroshima et Nagasaki". Sans doute elles ont raison. Pourtant notre problème est ailleurs. Car ce que nous avons perdu n'est pas une conscience tranquille en sécurité, mais la ruine, avec "des choses matérielles" qui nous préservent une voie. C'est pourquoi aujourd'hui, Ko Murobushi, avec Carlotta Ikeda, va réinvestir l'éclat de Hiroshima pour reconstruire une ruine et la renvoyer à son pays d'origine.

# O R I G I N E

Carlotta Ikeda et Ko Murobushi ont fondé la compagnie ARIADONE en 1974. L'Europe a découvert leur art au début des années 80 avec la tournée de deux oeuvres fondatrices dont Ko Murobushi signe la chorégraphie : **ZARATHOUSTRA** (pièce pour 7 danseuses) et **UTT** (solo interprété par Carlotta Ikeda).

La dernière pièce qu'ils ont signé ensemble - **Haru No Saïten : Un Sacre du Printemps** - est créée à Paris en janvier 1999 au Théâtre de la Bastille. Elle a connu un succès international jusqu'à sa dernière représentation à Monaco en décembre 2009.

Parallèlement, Carlotta Ikeda et Ko Murobushi, chacun de leur côté, tirent le fil de leur œuvre. À l'origine se trouve le Butô. Se retrouver en 2012 et créer ensemble une nouvelle pièce, c'est pour eux l'occasion de continuer à écrire les pages de ce mouvement artistique.

# É C R I T U R E

Un des principes du mouvement Butô consiste à ne rien figer dans une forme et à toujours chercher « au-delà ». Fidèles à ce principe, Carlotta IKEDA et Ko MUROBUSHI ne veulent pas piéger leur liberté d'écriture dans une description trop précoce de la direction qu'ils vont emprunter pour leur création.

À ce stade de leurs échanges, il est possible d'écrire qu'ils entendent composer un pamphlet chorégraphique qui interroge les origines du Butô, les réminiscences du cataclysme d'Hiroshima et l'impact de la crise nucléaire vécue actuellement au Japon suite au récent passage du Tsunami.

Classiquement, la matière chorégraphique surgira du travail mené avec les danseurs. Ils répéteront deux mois complets à Bordeaux, dans l'atelier de Carlotta IKEDA.

# D I S T R I B U T I O N

**Direction artistique**                    **Carlotta Ikeda**

**Chorégraphie**                            **Ko Murobushi**

**Lumières**                                    **Eric Blossé**

**Musique**                                    **Alain Mahé**

**Interprètes**                                **Carlotta Ikeda**  
**6 interprètes (distribution en cours...)**

**Contacts**                                    **Compagnie ARIADONE**  
43, Cours Victor-Hugo  
33 000 Bordeaux  
Tél        05 56 39 16 77  
Email    ariadone2@orange.fr  
Web       www.ariadone.fr

Production et diffusion  
**PLATAFORMA**  
**Samuel Dessenoix**  
18, rue du Temple  
33 000 Bordeaux  
Tél        06 88 79 97 16  
Email    samuel@plataforma.fr